

avaient compris que là était le principal danger. On peut relire aussi, à ce sujet, l'essai de Miguel de Unamuno, *La Patrie et l'Armée*, écrit en février 1906 et qui vient de paraître traduit en français — on ne saurait dire assez avec quel tact et quelle intelligence — par Francis de Miomandre dans le recueil intitulé *Vérités arbitraires (Espagne contre Europe)*, Kra, 1925. Don Miguel y dénonce la facilité avec quoi, en Espagne, l'idée d'armée tend à se confondre avec l'idée de patrie. Et avec son implacable malice dans l'art de dissocier les idées, il écrit :

J'en ai entendu plus d'un déclarer qu'il était catholique, qu'il respectait l'autorité de l'Eglise et confessait et croyait tout ce qu'elle croit et confesse, mais qu'il était anticlérical. Par contre, je n'ai rencontré personne qui, se disant Espagnol et patriote, croyant l'Armée nécessaire et estimant qu'on doive l'entourer de toutes sortes de privilèges, se déclare en même temps antimilitariste.

José Ortega y Gasset, dans son livre fondamental, *España invertebrada* (1922), a montré comment le procès historique de l'Espagne n'avait été qu'une longue désintégration, la formation continue de particularismes et de compartiments étanches. En sorte que chaque groupe social, persévérant dans son être, n'a d'autre issue à son développement que l'action directe : le groupe militaire ne peut trouver de conséquence à son expansion que dans le pronunciamiento. En trois ou quatre chapitres magistraux, Ortega a fait la psychologie du pronunciamiento, phénomène purement espagnol.

Aujourd'hui, devant les événements qui sont une nouvelle confirmation de ses théories, José Ortega y Gasset paraît avoir adopté une attitude apolitique. Le pays tout entier semble d'ailleurs, comme je l'ai dit, entièrement indifférent au nouveau régime, et celui-ci se stabilise de plus en plus. Il est difficile de juger encore de cet état de choses ; il faut pour l'analyser, pénétrer la psychologie, obscure, complexe et passionnante, du peuple espagnol. Les ouvrages que nous venons de passer rapidement en revue apportent une importante contribution à cette étude.

JEAN CASSOU.

### LETTRES-ANGLO-AMÉRICAINES

Amy Lowell : *What's O' Clock*, Houghton Mifflin and Co. — James Weldon Johnson : *The book of American Negro Spirituals*, The Viking Press. — Sherwood Anderson : *A story-teller's story*, Boni and Liveright. — Sher-

wood Anderson : *Dark Laughter*, Boni. — Elipor Wylie : *The Venetian Glass Nephew*, Doran. — Memento.

Nous disions dans notre dernière Chronique que les œuvres en prose écrites en Amérique avaient passé au premier plan, la poésie leur ayant cédé sa place. Les derniers événements littéraires ne semblent pas avoir modifié cette situation. Pourtant il faut parler de quelques volumes de vers qui, sans apporter rien de nouveau, enrichissent cependant la Muse du Nouveau Monde.

Nous annonçons le livre posthume d'Amy Lowell. Il nous est venu, plein d'une voix qui résonne encore à nos oreilles. Car nul peut-être n'a su comme Amy Lowell faire coïncider la ligne du vers avec la courbe de la voix humaine, de sa voix qui était si flexible et qu'un humour aimable faisait trembler parfois. Les poèmes que contient son livre posthume nous étaient déjà connus, soit que, comme *Evelyn Ray*, nous les ayons lus dans une revue avant leur publication en livre (*Evelyn Ray* dans *Poetry* de Chicago), soit qu'elle nous les ait lus à nous-mêmes comme ceux-ci qu'elle ne savait pas prophétiques, deux mois avant sa mort :

Et la mort, dans ses sandales d'argent,  
Ne l'entendez-vous pas qui marche près de votre chaise rustique ?  
Parle-t-elle ? Peut-être, mais vous n'avez pas entendu ;  
Le murmure de la Mort ne se sert pas de mots.

La mort a un visage où s'inscrit le désir  
Emacé de ravir sa proie ;  
Le sombre visage de la mort cache hier.

On méconnaîtrait le talent multiple d'Amy Lowell si on le jugeait uniquement sur ce spécimen de ses vers. Nous avons analysé en leur temps les hokku imités du Japonais où Amy Lowell avait acquis une remarquable maîtrise. Nous ne résistons pas cette fois à citer d'elle une Chanson qui prouve qu'elle s'essayait dans tous les genres avec un égal bonheur.

*The lady of my choice is bright  
As a clematis at the fall of night.  
Her voice is honeysuckle sweet,  
Her presence spreads an April heat  
Before the going of her feet.  
She is of perfectness complete.*

Mais là où elle est inégalée, c'est dans les petits drames de la

Nouvelle-Angleterre, drames qu'elle nous a racontés en des poèmes souples et idiomatiques. Elle aimait savoir qu'un étranger sentait leur pathétique, dont rien ne saurait approcher dans le Vieux Monde. Elle aimait savoir que l'isolement des âmes de sa terre natale pouvait émouvoir les cœurs européens. Son livre n'est pas que mélancolie. La joie de vivre s'y trouve, exprimée en termes de la nature. Amy Lowell ne croyait qu'en la splendeur de ses phénomènes. Mais qui saura ce qui, sous cette joie incomplète, se cachait de souffrance et d'inquiétude?

**What's o' clock** n'est pas le dernier mot d'Amy Lowell. On annonce deux nouveaux livres de vers pour bientôt; faits de poèmes épars dans ses cartons.

On s'est beaucoup occupé de la poésie nègre, ces dernières années. Les nègres chantent comme les peuples primitifs, dans leurs occupations, leurs jeux, et pour se distraire. Ils chantent aussi pour prier, et une des créations les plus curieuses de la vie des noirs en Amérique, c'est assurément leurs chants spirituels (*Spirituals*). Il faut avoir assisté à l'une de leurs réunions dominicales pour sentir ce que l'instinct rythmique et l'imagination naïve peuvent donner d'émouvante beauté.

Le rythme s'appuie toujours sur le système des répétitions, non seulement de mots, mais de vers entiers. L'imagination recrée les scènes de la Bible avec une simplicité d'imageries d'Épinal :

*De blood came twinklin' down.  
An' He never said a mumblin' word.  
De blood came twinklin' down...*

Les nègres marquent le rythme de leur tête balancée; leurs bras et leurs jambes lentement participent au va-et-vient des mots. La foule entière obéit, semble obéir à l'invisible inspiration. Les voix sont blanches, tremblantes, apeurées.

Tout à coup elles s'élèvent, brutales. Un cri relie les poitrines. Le Dieu chrétien est redevenu le dieu des esclaves et des parias.

Puis les nègres se réunissent dans leur théâtre. Ici, c'est le triomphe de la *ballade*, nous dirions *romance*. Ce genre, presque disparu des scènes européennes, les nègres le cultivent avec délices. Romance d'amour,

*There was a tall and handsome man  
Who came a courtin' me.*

Romance sentimentale, humoristique, comique, tous les tons, tous les rythmes. Et toujours un sens admirable du mouvement collectif. Parfois la guitare, le banjo, ou quelque autre instrument nostalgique accompagne la mélodie et scande la mesure.

Ici, la musique a rejoint son but premier, de grouper les plaintes éparses, et d'animer la solitude. Cette solitude, qu'une guerre n'a pas diminuée, est grande encore et les Africains restent, dans la civilisation des Etats-Unis, des exilés tristes.

Leur spontanéité est-elle en danger de disparaître du fait que leur folklore devient la proie du public, des critiques et de la culture en général ? Ou, au contraire, est-elle en train de vivifier la Muse américaine de la poésie et de la musique ? L'avenir seul répondra.

En attendant, un livre fort utile, c'est **The Book of Negro Spirituals**, où James Weldon Johnson a recueilli un nombre important d'hymnes religieux chantés par les nègres. Il n'est que l'indice d'une littérature déjà volumineuse concernant le folklore africain. Tous ne peuvent nous parvenir. Nous conseillons celui-ci à nos lecteurs.

### §

Des œuvres récentes en prose nous sommes gênés pour parler. Leur nombre et leur valeur inégale nous imposent un choix restreint. Sherwood Anderson nous raconte, dans **L'histoire d'un diseur d'histoires**, comment il a vécu dans la petite ville du Middle West où le sort l'a fait naître. Nous suivons l'éveil de son imagination avec d'autant plus de curiosité que l'auteur se raconte dans un langage cru, savoureux, et raconte une existence différente de celle du vieux Monde. Dans son nouveau roman il développe une tendance que ses œuvres précédentes ne faisaient qu'indiquer : la tendance épique, c'est-à-dire celle qui fait revivre toute une civilisation et une race dans un drame particulier. L'intrigue est simple : il s'agit d'un individu luttant contre la tyrannie des conventions et des devoirs (thème décidément chéri des auteurs américains) Sherwood Anderson nous le montre vainqueur dans une action qui malheureusement nous paraîtra à nous, Français, sans gloire comme sans prestige : il réussit à enlever la femme d'un industriel important. Mais l'intrigue n'a qu'une valeur de symbole. L'important, c'est le milieu et la poésie du milieu.